

Le poids des livres

Monique Le Maner

Number 127, November 2010

Dilemme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61816ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Le Maner, M. (2010). Le poids des livres. *Moebius*, (127), 115–120.

MONIQUE LE MANER

Le poids des livres

C'est dimanche. Bernard B. est assis dans son fauteuil dans un coin de son salon. Le dimanche, Bernard B. ne sort habituellement pas de son salon, sauf pour aller manger deux tranches de jambon à midi et deux œufs durs le soir, debout dans la cuisine. Puis il se rassied. Dans son salon. Là où se dresse sa bibliothèque et où l'attendent les reliures de ses livres alignés impeccablement, vaillants petits soldats.

Bernard B. n'est ni un désœuvré ni un détraqué même si ses petits yeux ont un air pas trop catholique et si sa face blême semble celle d'un vieillard fatigué sous ce qu'il reste de cheveux huileux couleur rouge carotte. Les autres jours, il ne travaille pas plus que le dimanche, enfin pas vraiment. Il préfère dire qu'il vaque à ses occupations. Et il en a beaucoup. Par exemple, trier, reclasser, réaligner, rajouter, reconsidérer et remettre en rang en choisissant le meilleur ordre qui change naturellement à chaque ajout, à chaque entrée de nouvelle extension de la bibliothèque de bois noir. Bernard B. ne passe cependant pas sa vie à caresser ses bouquins de ses longues mains blanches aux doigts interminables de pianiste. Il lit aussi. Avec une avidité, une promptitude dont on ne le penserait pas capable, vu le grand corps grêle qu'il traîne chez lui et ailleurs avec une nonchalance qui frise la mollesse. En fait, s'il lit si vite, si goulûment, c'est parce qu'il a une impatience presque jouissive tant elle est impérieuse de remettre le livre sur l'étagère pour qu'il aide à remplir le vide. Car si, par malheur, trop de livres brillent par leur absence, on aperçoit, juste derrière, un renforcement dans le mur, creusé par quelque ancien locataire sans doute pour y loger quelque

ridicule petit bureau. Bernard B., dès son emménagement dans le trois-pièces, s'est empressé, pour cacher ce vide, d'ériger sa bibliothèque et de la garnir ou plutôt de la gaver.

Bernard B. se dit qu'il est fatigué, décidément trop fatigué pour sortir ce soir. Car ne croyez pas que Bernard B. ne sorte jamais. Il sort, même régulièrement, il a des occupations, même des connaissances. Et il se laisse aborder dans les cafés.

Ce dimanche soir, Bernard B. écrit dans son journal, à la lumière blanche de la lampe :

Elle s'appelle Suzanne, Suzanne S. Elle m'a souri, elle lisait, assise à la table d'à côté, elle buvait un cappuccino lentement. Elle est blonde, elle a de bonnes joues, des yeux clairs, une voix chaude. Elle lisait un livre de poèmes. Elle m'a parlé. Je lui ai répondu, nous sommes sortis dans la rue et nous avons marché. La nuit sentait bon. Ça, c'était lundi dernier. Nous nous sommes revus mercredi et jeudi, au café, et puis le vendredi, elle m'a invité chez elle. J'ai vu qu'elle avait une assez bonne bibliothèque, beaucoup de disques aussi. C'est grand chez elle, il y a bien plus de pièces que chez moi. Je suis resté à dormir. Suzanne est douce, moelleuse et confortable. Elle sait me parler, me calmer à l'intérieur comme personne n'a réussi à le faire. Je le lui ai dit, elle a ri, elle a dit qu'elle m'aimait bien, ses yeux riaient aussi. J'ai été ému. Je le suis encore. Je n'ai lu que deux livres aujourd'hui, lentement, aussi lentement qu'elle boit son cappuccino.

Deux dimanches ont passé. C'est dimanche encore. Bernard B. nettoie pour la dixième fois la petite table de la cuisine, n'arrête pas de ramasser les miettes. Il n'avait pas osé l'inviter pour un repas, il ne prépare jamais de repas, il l'a invitée pour un goûter, deux croissants, deux ou trois baisers, quelques caresses. Elle est repartie et son parfum règne en maître dans le logement, s'accroche aux chaises, se suspend aux étagères sombres de la bibliothèque.

Bernard B. est assis dans son fauteuil dans un coin de son salon. Il a l'air de réfléchir. D'un bond, il se lève, saisit un livre, le replace aussitôt, trouve la reliure trop sèche sous ses doigts.

Il prend son journal, écrit avec un désarroi qui lui fait peur :

Je suis perdu comme un enfant. Elle n'est pas comme les autres, elle m'éveille, je suis terrorisé. J'ai lu à peine un livre aujourd'hui, avec une tendresse inexplicable, aussi tendrement qu'elle boit son cappuccino.

Nous sommes lundi, on ne peut pas toujours être dimanche. Bernard B. vient de rentrer chez lui. Il n'était pas revenu chez lui depuis deux jours, en fait depuis samedi dernier. Il a découché. Deux nuits de suite. La bibliothèque et les livres ont dormi dans le noir total sans son souffle, ses attouchements, ses pas traînants dans les pantoufles, sans son amour. Bernard B. se laisse tomber dans son fauteuil, a un regard désolé pour ses livres. Il se lève, veut les réaligner même s'ils sont déjà impeccablement en rang, passe en revue, les larmes aux yeux, ses vaillants petits soldats.

Je suis resté chez elle samedi soir, elle m'a fait manger du coq au vin et des biscuits au miel. Puis, le matin, elle m'a sorti au café et j'ai pris, comme elle, un cappuccino que j'ai bu comme elle, lentement. Elle n'a pas arrêté de me parler doucement, elle m'a dit qu'elle aimerait vivre avec moi. Je n'ai pas lu depuis samedi. Elle m'a affirmé qu'il ne fallait pas m'en faire, qu'un jour, j'arriverais à lire chez elle, qu'on lirait tous les deux, en écoutant de la musique. Elle m'a proposé de me laisser une pièce, juste pour mes livres. Elle a dit: « Tu les aimes plus que moi, tes bouquins! Ma parole, je vais être jalouse! » Et elle a ri. J'ai ri avec elle.

Un bon mois plus tard. Bernard B. n'est pas assis dans son fauteuil dans un coin de son salon. Il fait les cent pas, et son long corps dessine une ombre longiligne tremblotante sur la bibliothèque. Par saccades, il s'approche des étagères, celle de droite tout d'abord, les atlas et les livres de voyages qui parlent d'ailleurs, la section que Suzanne S. préfère parce qu'elle dit qu'ils visiteront bientôt, tous les deux, ces pays merveilleux. Puis la section des livres des philosophes, des savants qu'il ne lit plus depuis qu'il n'enseigne plus. Puis les romans, achetés à foison, sous l'impulsion, histoire de garnir, de combler le vide, qu'on lit vite, pour les reposer au plus vite, tranches collées.

On est mercredi. C'est terrible, Suzanne m'a annoncé hier qu'elle voulait que je déménage, que j'aille vivre chez elle. Chez elle! Une pièce d'à peine 15 mètres carrés pour ma bibliothèque qui en fait bien plus. Elle m'a dit d'en donner, de mes livres, que beaucoup ne me servent plus. Je lui ai répondu, enfin je ne sais pas si je lui ai répondu que c'était toute ma vie qui était là, que si on vidait cette bibliothèque, je ne répondrais plus de rien. Alors elle a répliqué comme ça, mine de rien, que c'était à prendre ou à laisser. Qu'elle m'apprendrait à aimer la musique, que les CD, ça prend moins de place. Que faire?

Ce mercredi soir-là, Bernard B. ne s'est pas assis, n'a pas mangé ses deux œufs durs et n'a lu aucun livre.

J'espère que ça ne va pas finir comme avec les autres. Non, Suzanne n'est pas une femme comme les autres. J'aime sa peau, sa chaleur, le sourire de ses yeux. Je pourrais peut-être lui proposer de déménager, elle.

Jeudi. Bernard B. a beau essayer, réessayer, les livres ne répondent plus, il en prend un, pour le replacer aussitôt comme s'il lui brûlait les doigts. Il a seulement écrit trois phrases :

Elle ne veut pas. Elle a pleuré. L'étau se resserre.

Deux semaines ont passé. Bernard B. ne sort pratiquement plus. Il a l'air d'un animal traqué. Suzanne S. a téléphoné. Elle lui a susurré entre deux reniflements : « Ce serait dommage que ça finisse comme ça, entre nous deux. Viens donc vivre chez moi, on sera heureux. »

Minuit. Bernard B. a enfilé son manteau, il a la main sur la poignée de la porte. Le salon noir et froid veut le happer. Il se hâte de sortir. Au dehors, l'air est étonnamment chaud, comme la première nuit.

C'est dimanche. Suzanne est arrivée chez Bernard à midi comme convenu, pour l'aider, comme elle dit, à faire ses boîtes, le déménagement est prévu dans trois jours. Il lui a préparé à manger, un vrai repas. Elle rit, amusée, reconquise. Il sourit lui aussi. Dans le fond, il est soulagé.

Il a choisi. Il se dit qu'il n'a jamais vécu une telle chose, des promesses de matins de lumières.

« Allez, maintenant on vide tout ça ! »

Elle s'élançait vers le salon. Et lui, derrière elle, qui crie : « Non ! Non ! »

Elle rit, rit... Elle a déjà jeté au moins cinq livres par terre. « Qu'est-ce que c'est que ce truc, derrière ? »

Il reste interdit un moment. Et puis il se met à rire, à rire, articulant entre deux hoquets : « C'est comme ça à chaque fois ! Je crois que j'ai le choix à chaque fois, mais c'est pas vrai ! »

Elle crie : « À chaque quoi ? »

Il répète, bonasse : « À chaque fois ! J'oublie à chaque fois... le renforcement ! »

Elle balbutie : « Le renfon... quoi ? »

Et lui, maintenant carrément impatienté : « Eh oui, je n'ai rien eu à choisir ! Le renforcement, il t'attendait ! »

« Le quoi ? »

Elle ne rit plus du tout. Elle a les yeux pleins d'épouvante. L'homme aux cheveux rouge carotte s'approche à pas de loup. Un rayon de soleil vient mourir sur la bibliothèque.

Cette fois, Bernard B. a pris la précaution d'utiliser des deux dictionnaires d'un coup, les Robert & Collins anglais-français et français-anglais pour faire la chose. Suzanne S. avait de la résistance, elle a été plus difficile à assommer, puis à achever que les autres. Bientôt, il n'y aura plus de place dans le renforcement, il faudra agrandir le trou, donc acheter d'autres étagères de bibliothèque, de nouveaux livres, et donc lire de plus en plus et de plus en plus vite pour cacher le vide. Et Bernard B. de conclure que tout cela est décidément trop épuisant et qu'il devrait cesser de se faire aborder dans les cafés. Au moins jusqu'à dimanche prochain.

